

BORIS SCHREIBER
EXTRAITS D'UN JOURNAL INÉDIT
(1938-1945)

PRÉSENTATION

Est proposé ici un choix des pages du journal que Boris Schreiber a tenu entre 1938 et 1945. Il s'ouvre à la date du 28 août 1938, jour où il en rédige la première entrée à proprement parler, les cahiers qu'il a tenus au cours de l'année 1937 lui ayant surtout servi à développer des projets littéraires, et s'achève à la date du 10 mars 1945, moment de son retour à Paris, quitté en mai 1940, au terme des années de guerre. Cette période correspond au champ chronologique couvert par le troisième moment de l'œuvre autobiographique de l'écrivain, *Un silence d'environ une demi-heure* (1996). Les pages retenues ici ne reproduisent qu'une partie des entrées du journal qui, au fil des années, prend une importance considérable. Les transcriptions du journal des années 1938 à 1945 représentant un ensemble d'environ 700 pages dactylographiées¹, il a paru nécessaire, dans un premier temps, de n'en donner à lire qu'un nombre restreint. Le travail de sélection a été délicat à mener et prend le risque de ne donner qu'une image mutilée de la pratique et de l'usage de l'écriture quotidienne que le jeune diariste (Schreiber fête ses vingt ans en mai 1943) expérimente au cours d'années marquées par la guerre, par de nombreux déplacements (Paris, Vichy, Marseille, Périgueux, Toulon...) à mesure qu'elle le rattrape, par un évident sentiment d'insécurité et par l'angoisse quotidienne du lendemain. À cette errance spatiale répond en outre une errance affective et sentimentale, qui prend plus d'importance à l'heure où le désir d'entrer dans l'âge d'homme se traduit en besoin de connaître l'expérience de la sexualité. Celle-ci sera découverte, après de vaines visites dans des bordels marseillais, au moment même où la guerre le happe ainsi que le montrent de saisissantes descriptions des bombardements alliés de Toulon puis de Marseille – bombardements où disparaissent certains de ses amis (Rolland-Simon).

¹ Sur ce point, voir Éric François, « Des premières pages du Journal au début du *Silence...* », *Boris Schreiber : une œuvre dans les tourments du siècle*, sous la direction de Denis Pernot, Éditions universitaires de Dijon, 2013, p. 107-17. Conservés au siège de l'Association Schreiber (226, boulevard Raspail, 75014 Paris), les cahiers du journal de l'écrivain peuvent y être consultés, sur rendez-vous, par les chercheurs qui en font la demande.

Dans ce cadre, plusieurs phénomènes ont semblé plus dignes que d'autres de retenir l'attention de lecteurs que ces pages veulent inviter à découvrir l'œuvre entière de l'écrivain. L'accent a été mis sur sa conception, singulière à bien des titres, de l'écriture de soi. Schreiber prend en effet, aussitôt qu'il le tient, l'habitude de lire son journal à sa mère, qui en demeure longtemps la destinataire privilégiée, mais également à des amis. Il n'envisage en effet de faire connaissance et de se lier avec quiconque sans l'introduire dans l'univers de ses cahiers, ceux-ci étant alors plus tenus pour des créateurs ou des révélateurs d'intimité que pour des gardiens d'intimité. À l'heure où la mère parvient à obtenir des documents de protection, Schreiber fait de son journal une pièce d'identité bien qu'il n'y livre que des pièces de son identité. Sa pratique de l'écriture quotidienne prend des aspects semi-publics qui sont, en contexte, loin d'être innocents puisque le demi-secret du journal sera violé par des hôteliers lors d'un des séjours à Nice du diariste (août 1941). Sur ce séjour, comme sur l'ensemble des années de guerre, plane ainsi un des spectres de la France des heures sombres, celui de la délation – spectre qui se retrouve, de même que celui des lectures intimes volées, dans plusieurs des romans de l'écrivain, notamment dans *La Descente au berceau* (1984), dont le héros dénonce ses parents, et dans *Le Cratère* (1975), où une divorcée vole les pages d'écriture quotidienne de son ancien mari. Le journal de Schreiber des années 1940-1944 est bien un écrit né de la guerre et marqué dans son écriture même par la guerre, par le danger, vital, que représente pour le diariste le seul fait de s'exposer². Aussi, paradoxalement, le conflit mondial y est-il peu évoqué et presque toujours, du moins avant 1944, de manière strictement informative, au seuil ou au terme d'une entrée, peu de notations pouvant y révéler, à qui viendrait y enquêter, que son auteur est juif quand bien même il n'y cache pas son désir de voir les Alliés vaincre. Il est, à cet égard, significatif que le récit du séjour parisien (février 1944) au cours duquel le jeune homme découvre le port de l'étoile jaune, y soit peu développé alors qu'il est précisément relaté dans *Un silence d'une demi-heure environ*³. Rédigées après son retour à Marseille, ces pages font en outre entendre que, exceptionnellement, Schreiber s'est rendu dans la capitale sans emmener avec lui son cahier d'écriture quotidienne. Comme l'indiquent les épisodes auxquels il s'arrête le plus volontiers, épisodes qui font diversion, son journal est surtout le lieu d'enregistrement d'arrachements successifs à des amitiés puis à des amours dénouées toujours par des départs plus ou moins précipités, les siens autant que ceux des jeunes gens ou des jeunes filles auxquels il s'attache un temps. Aussi ses cahiers, auquel il

² Sur les journaux de guerre, voir *Écrire sous l'Occupation. Du non-consentement à la Résistance. France – Belgique – Pologne 1940-1945*, sous la direction de Bruno Curatolo et François Marcot, PUR, 2011.

³ Sur ce point, voir Bruno Curatolo, « De l'apocalypse à la genèse : naissance d'un écrivain sous l'Occupation », *Boris Schreiber : une œuvre dans les tourments du siècle*, éd. cit., p. 73-82.

lui arrive de s'adresser, sont-ils, avec sa mère, un des seuls points fixes de son existence du moment. En témoignent, parmi d'autres, ces pages datées de l'automne 1939, où, seul à Wimereux puis à Boulogne, l'adolescent donne à son écriture quotidienne le tour de lettres adressées à ses parents qui ont regagné Paris au lendemain de la déclaration de guerre. Son journal est en outre le lieu où l'adolescent tente de faire œuvre, ses pages étant ponctuées de poèmes, dont plusieurs sont reproduits ici, mais aussi d'impressions de lecteur, de grand lecteur déjà, qu'intéressent plusieurs des œuvres majeures de la littérature française de l'époque, avec un goût marqué pour les œuvres-fleuves (Proust, Duhamel, Martin du Gard, Jules Romains), les chefs-d'œuvre de la littérature russe (Dostoïevski) ainsi que les écrits d'émigrés, à l'exemple des *Javanais* (1939) de Jean Malaquais, alors réfugié à Marseille⁴. Si, aux yeux du diariste, la littérature française est faite de livres, elle est aussi le fait d'auteurs qu'il apprécie et avec lesquels il souhaite entrer en communication, signe qu'il lit leurs œuvres comme des révélateurs d'identité et qu'il leur accorde, ce faisant, le même statut qu'à son journal. Sont ainsi mentionnées, au fil des cahiers d'écriture quotidienne, diverses tentatives épistolaires pour entrer en contact avec Francis Carco, Georges Duhamel, Romain Rolland et André Gide. Des maîtres qu'il se donne ainsi, Schreiber attend qu'ils lisent son journal ou ses tentatives romanesques et poétiques, qu'ils encouragent sa vocation et admirent sa précocité, mais surtout, ce faisant, qu'ils le délivrent de l'insupportable poids de ses origines en le reconnaissant comme un des leurs, c'est-à-dire comme un écrivain français. Ainsi s'explique qu'il tente, expérience qui lui sera toujours douloureuse par la suite, de se faire éditer (ce qui l'amène à rencontrer Jean Ballard et Léon-Gabriel Gros en novembre 1942) et que les moments où il écrit, à la Libération, dans *Rouge Midi* soient dépeints comme des moments heureux. Ainsi s'explique surtout, après des rencontres parisiennes (octobre 1938), que le jeune homme rende diverses visites à Gide (septembre 1940 ; avril 1943) et, en son absence, à Jean Schlumberger (août 1941 ; avril 1942) à La Messuguière. Toujours précisément relaté, le récit de ces rencontres est un des passages obligés du journal des années de guerre parce qu'elles font événement dans une existence par trop errante, mais surtout parce qu'elles relèvent, au même titre que d'autres, d'un apprentissage de la trahison (« Gide est un salaud », 23 septembre 1940) des adultes envers les jeunes, des maîtres envers leurs disciples, des écrivains envers leurs lecteurs. Apprentissage auquel pourrait se résumer toutes les pages d'écriture quotidienne du jeune homme. Fort de cet apprentissage, Schreiber est conduit, après qu'il a tenté de trouver refuge dans une ferme, à choisir, à son tour, de trahir en travaillant, sans zèle (trahison dans la trahison), pour les Allemands de l'Organisation Todt et

⁴ Jean Malaquais, *Journal de guerre* suivi de *Journal du métèque*, Phébus, 1997.

de côtoyer, d'août 1943 à août 1944, l'univers des tortionnaires, expérience à laquelle, devenu romancier, il reviendra si régulièrement qu'elle est une des données fondamentales de l'ensemble de sa production littéraire⁵. Comme en témoignent des traces de relectures, qui ne sauraient être datées⁶, les cahiers d'écriture quotidienne des années de guerre sont une des principales matrices de l'œuvre à venir de l'écrivain.

Les extraits du journal de Schreiber qui sont donnés ici ont ainsi été choisis parce qu'ils ont semblé susceptibles de retenir l'attention de tous ceux, historiens ou littéraires, qu'intéresse la question de l'écriture quotidienne des persécutés en temps de guerre (le journal de Schreiber mérite d'être lu en vis-à-vis de ceux d'Hélène Berr, de Léon Werth ou de Jean Malaquais) ainsi que de tous ceux, lecteurs ou chercheurs, qu'intéressent la question du devenir écrivain de langue française d'étrangers (le parcours de Schreiber peut être rapproché de ceux d'Irène Némirovsky, de Romain Gary ou de Jean Malaquais) et celles, plus larges, de la naissance des vocations littéraires et de l'écriture des origines.

Denis Pernot

⁵ Sur ce point, voir Denis Pernot, « Le Romanesque de Boris Schreiber », *Boris Schreiber : une œuvre dans les tourments du siècle*, éd. cit., p. 31-43 et « *Les Heures qui restent* de Boris Schreiber : ratage et oubli », *Romans exhumés (1910-1960). Contribution à l'histoire littéraire du XX^e siècle*, études réunies et présentées par Bruno Curatolo, François Ouellet et Paul Renard, Éditions universitaires de Dijon, 2014, p. 167-78.

⁶ Selon le témoignage de Nicole Schreiber, son épouse, l'écrivain n'aurait repris ses cahiers des années de guerre qu'après avoir rédigé *Un silence d'une demi-heure environ*. Il semble toutefois qu'il les ait relus auparavant à plusieurs reprises.

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Les textes ont été établis sur la base des manuscrits des cahiers que Boris Schreiber a conservés. Chacune des entrées est donnée dans son intégralité, la date et le lieu de rédaction ont été ajoutés en caractères gras. Ont été corrigées et ne font l'objet d'aucun signalement les fautes d'orthographe, assez nombreuses sous la plume du diariste. La ponctuation, fautive ou expressive, a été conservée sauf dans les cas où elle rend un passage peu compréhensible, cas où elle a été rétablie entre crochets droits ou rectifiée. Les mots barrés sont signalés comme tels. Ceux qui n'ont pu être déchiffrés ainsi que ceux qui manquent dans le manuscrit sont indiqués entre crochets droits ([illisible] ; [mot manquant]). Les passages du journal qui ont été marqués d'une croix à l'occasion d'une relecture sont signalés par un [X]. Les ajouts que cette relecture a occasionnés figurent entre crochets droits de caractères gras ([...]), lorsque cette lecture a conduit Boris Schreiber à mettre entre crochets certains passages ceux-ci sont signalés par des crochets gras en italiques (*[...]*) tandis que les soulignements adjoints ont été épaissis (...). De rares indications qui ont semblé nécessaires à l'intelligibilité des textes ont été ajoutées entre crochets droits.

Transcriptions : Éric François
Choix et établissement des textes : Éric François et Denis Pernot